title : Journal de l’Empire (1807-07-06), Théâtre français, *Le Tartufe des Mœurs*.

creator : Julien-Louis Geoffroy

editor : OBVIL

copyeditor : Camille Fréjaville (OCR et stylage sémantique)

publisher : Université Paris-Sorbonne, LABEX OBVIL

issued : 2016

idno : http://obvil.paris-sorbonne.fr/corpus/journaldelempire/1807/theatrefrancais/tartuffedesmoeurs

source : Journal de l’Empire, Paris, Lenormant, Lundi 6 juillet 1807.

created : 1807

language : fre

# Théâtre français. *Le Tartufe de Mœurs* [extrait].

Le caractère de ce tartufe se trouvant aussi dans *La Mère coupable*, sous le nom de Beggears ; il est plus dans nos mœurs que celui du tartufe de religion, puisque l’hypocrisie des vertus sociales a succédé chez nous à l’hypocrisie religieuse ; mais celle-ci est bien plus comique. L’hypocrite de probité et de sensibilité rentre dans la grande classe de tous les hommes faux, traîtres et fourbes ; l’autre a un genre d’imposture singulier et piquant. L’abus des pratiques et du langage de la dévotion es extrêmement plaisant pour tous ceux qui ne sont point dévots, et le nombre en est infini/

Dans la pièce de M. Chéron, le tartufe est un personnage plus odieux que comique : il fallait un acteur aussi énergique que Damas pour le soutenir et le faire valoir. Le jeune frère du Tartufe est un rôle aimable, brillant, plein d’intérêt ; c’est aussi un de ceux qui fait le plus d’honneur à Armand. Cet acteur travaille beaucoup et se forme de jour en jour : il doit bientôt paraître dans un rôle important, celui du marquis *de L’École de Mères*, chef-d’œuvre de la Chaussée : la manière dont Armand joue dans *Le Tartuffe des Mœurs*, semble garantir son succès dans *L’École des Mères*.

Les deux scènes les plus fortes de cet ouvrage sont celles du portrait et du paravent : la dernière surtout est bien dans le genre anglais. Sheridan n’est pas assurément un original sans copie ; car on a fait des imitations sans fin de sa pièce intitulée *L’École du Scandale*. Après toutes ces imitations, voici la pièce elle-même en personne qui vient de se montrer au théâtre des Variétés Etrangères ; il est vrai qu’elle a été forcée, même pour loger à l’hôtel des Variétés Etrangères, de prendre l’habit français. Il arrive souvent aux voyageurs de n’oser garder le costume de leur pays dans une ville étrangère, pour ne pas devenir l’objet d’une curiosité importune, de même que les animaux rares qu’on montre à la Foire. Il serait à souhaiter qu’une comédie anglaise, allemande ou espagnole, attirât autant de spectateurs au théâtre, quand elle conserve sa forme nationale, qu’un Chinois, un Indien, un Persan quand il se promène dans une capitale de l’Europe, avec les habits de sa nation ; mais tout le contraire arrive : on commence par siffler l’étrangère au théâtre, et l’on finit par ne pas même la regarder, à moins qu’on ne l’habille à la française.

C’est qu’il y a de curieux et de piquant dans ces drames, c’est leur costume étranger ; et c’est là précisément ce qu’on retranche. On veut qu’ils soient vêtus comme des Parisiens ; ce qui leur donne un air gauche et embarrassé. Notre délicatesse sur ce point n’est pas raisonnable ; et ce n’était pas la peine d’établir un théâtre des Variétés Etrangères, pour n’y voir que des ouvrages arrangés à la mode de Paris.